

Témoignage de Monsieur Plantrou, de Hautot sur Mer, âgé de 16 ans le 19 août 1942.

Le 19 août 1942, je me trouvais avec mes trois frères aînés, à QUIBERVILLE sur MER, au village chez Mr GRENET, agriculteur et Maire, et père de notre ami Jean GRENET fils et futur maire ; j'avais 16 ans.



Par décision du gouvernement PETAIN de Vichy, nous devions effectuer un service civique rural, c'est-à-dire aider aux moissons.

Notre maison de vacances à QUIBERVILLE était occupée par l'armée allemande comme la plupart, et notre tennis était couvert de baraquements sur toute sa surface ou étaient préparées la popote pour toute la garnison allemande du village.

Partant dans la plaine assez tôt le matin, nous avons tout de suite compris de quoi il s'agissait, vu le vacarme des avions qui piquaient et se mitraillaient autour de nous. La flotte de bateaux en stationnement au large de Dieppe et au-delà se cachait modérément dans un nuage artificiel, mais nous les avons observés longtemps du haut de la falaise.

Les avions tous des chasseurs, alliés et allemands, que nous reconnaissions bien, zigzaguaient dans le ciel, pas très haut, et se mitraillaient mutuellement jusqu'à ce qu'on assiste à leurs chutes, parfois en flammes, soit dans la mer, soit dans la

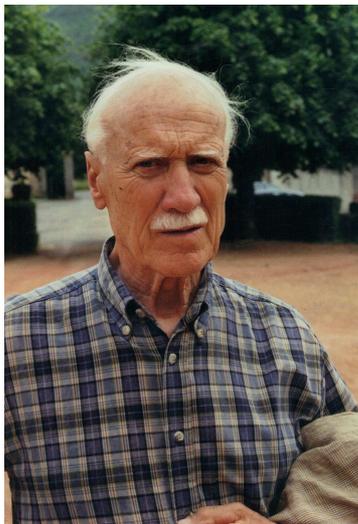
terre. Nous avons compté une dizaine d'avions ainsi détruits sous nos yeux dans la matinée. A un moment nous nous sommes abrités sous les gros chariots chargés de bottes de blé, pour éviter d'être touché par les balles de mitrailleuses. Celles-ci tombaient près de nous, faisant éclater des morceaux de terre.

Y avait-il une défense aérienne au sol à la plage de QUIBERVILLE, je n'en suis pas sûr ! par contre, nous avons vu un ou deux aviateurs sauter de leurs avions en parachute.

Avec l'accalmie de l'après-midi, restant en haut du village, nous sommes allés aux nouvelles en apercevant la plage où les allemands s'agitaient, toujours là.



Maison de vacances Quiberville 1946 – vue du tennis



Le soir, dans nos chambres, fenêtres ouvertes après cette journée de beau temps, il flottait dans l'air une odeur d'essence brûlée, de kérosène, qui nous piquait encore la gorge.

Le lendemain 20 août, assez tôt avec un de mes frères, nous partions à bicyclette à ROUEN, rassurer nos parents. Nous avons croisé plusieurs convois militaires allemands qui venaient vers DIEPPE, transportant du matériel gros et petit ; des automitrailleuses à chenilles et à roues, camions et autres. Nous avons plongé deux ou trois fois dans le fossé quand les canons étaient trop braqués sur nous.

Arrivés à MT ST AIGNAN, mes parents qui avaient entendu la grille s'ouvrir, dévalaient le perron de la maison, les larmes aux yeux, vite rassurés sur leurs quatre fils.

Monsieur Philippe PLANTROU

